

Trois écritures

Pierre Combescot, *Les petites mazarines*, Grasset, 1999. Denis Tillinac, *Les masques de l'éphémère*, La table ronde, 1999. Hector Bianciotti, *Comme la trace de l'oiseau dans l'air*, Pierre Vadeboncoeur

Volume 42, Number 2 (248), April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (2000). Trois écritures / Pierre Combescot, *Les petites mazarines*, Grasset, 1999. Denis Tillinac, *Les masques de l'éphémère*, La table ronde, 1999. Hector Bianciotti, *Comme la trace de l'oiseau dans l'air*,. *Liberté*, 42(2), 100–103.

PIERRE VADEBONCŒUR
TROIS ÉCRITURES

Pierre Combescot, Les petites mazarines, Grasset, 1999.

Son sujet finit par amoindrir quelque peu ce livre, malgré le talent de M. Combescot, et encore cela n'arrive que dans le dernier quart, quand l'auteur, après la mort de Mazarin, après le mariage du roi, se trouve réduit à poursuivre simplement l'histoire des nièces, les petites mazarines, si séduisantes et si extravagantes qu'elles soient, dans la noblesse dissolue de France et d'ailleurs. Louis XIV, un des personnages importants du récit à cause de son amour pour Marie Mancini, l'une des nièces, on ne le voit plus après son mariage avec l'Infante. Quant à Mazarin, son intelligence, sa rouerie et sa cupidité donnent lieu à un portrait fascinant. L'auteur nage comme un poisson dans l'eau dans l'intrigue, les combines, le relâchement des mœurs de la noblesse du temps.

L'autre visage du XVII^e siècle, mystique, ou génial par l'esprit, ou artiste, ne figure pas pour la peine dans le tableau. Mais peu importe, en un sens. Je vous parle du talent de M. Combescot, une vivacité, un foisonnement, une invention, une liberté qui ne semble pas se surveiller et qui évoque la longue lignée des écrivains français baroques, aussi doués que peu académiciens. Alors qu'on ne s'attend guère à trouver une écriture parmi les parutions récentes des rayons histoire ou biographie, celle dont il s'agit ici, qui m'a surpris, porte le récit, le fait courir, lui donne de l'éclat, nous fait constamment anticiper le plai-

sir de la suite, page après page. C'est assez réjouissant pour que je vous en parle. On voudrait en donner beaucoup d'exemples.

Malheureusement, le dernier quart. C'est que ce monde à grands équipages et qui ne pense qu'à la chose n'est pas du plus haut intérêt, au bout du compte. D'autres lecteurs ne seront pas de mon avis et tant mieux peut-être. Le personnage de Marie, il est vrai, aurait à lui seul justifié ce récit, un vrai roman. La peinture de la noblesse est extraordinaire, quoique trop exclusivement légère et cynique, ce qui fatigue à la longue. Mais certains personnages secondaires ressortent, par exemple le grand Condé, en quelques traits vifs comme son génie. Ce livre est une œuvre. En tout cas, je me risque à le dire.

Denis Tillinac, Les masques de l'éphémère, La table ronde, 1999.

J'achève la lecture de cette prose brillante, trop brillante (du Malraux, si l'on veut, bien qu'au-dessous du maître), impressionné tout de même par le regard péremptoire, dégagé et clairvoyant que l'auteur porte sur notre civilisation en train de basculer dans le néant.

Nous habitons les ruines d'un monde révolu et nous portons les deuils de tous ses héritages. J'écris pour signifier aux civilisations défuntes ma gratitude explorée. Rien ne survivra des architectures mentales dont les vestiges nous émeuvent encore mais n'ont plus le pouvoir d'armer nos illusions.

L'idée centrale de cet ouvrage, l'auteur la formule en avant-propos : « Une certitude peu rassurante traverse ce livre : le monde qui m'a été légué n'a plus d'avenir. » Mais, plus grave encore, ceci : « *L'humanité déserte le champ des civilisations et ce phénomène n'est pas réversible.* » (Je souligne.)

Ne vous attendez pas à un texte didactique, mais à un pamphlet assez vivement écrit. L'auteur fait l'inventaire

de ce qui tombe et il détaille ainsi un dommage qui ne se réparera pas. Tout s'effondre et rien ne sera relevé. « Un gros mensonge occulte ce désastre en nous laissant croire à des compromis entre l'ancien et le nouveau, les identités sursitaires et la modernité qui les anéantit. J'ai voulu dissiper cette illusion. »

Certes. Mais on n'arrive pas à se défendre du sentiment qu'il y a dans ce livre un parti pris dichotomique qui confine au système. La pensée qui le traverse, quoique forte, me semble insuffisamment compréhensive, donc relativement inadéquate, pas assez pondérée — trop de poids étant par ailleurs concédé comme par compensation à l'expression, au discours flamboyant, qui a tendance à survoler son sujet.

Malgré cela, ce livre demeure percutant. On le lit avec un plaisir vif et constant, pour le style, hors du commun, mais aussi pour les idées, qui abondent — cependant plus éloquents et moins désespérés qu'il ne siérait...

L'humanité en a-t-elle fini avec ses sources, avec toute tradition, avec l'autre chemin qui consiste à rentrer en soi-même et à pouvoir s'y retrouver? On peut en douter. Il y a la conscience à opposer dans le secret à l'inhumanité, et que l'humanité, se déjouant elle-même, trouve en dernier ressort. On ne saurait expédier cela si facilement.

Hector Bianciotti, Comme la trace de l'oiseau dans l'air, Grasset, 1999.

La personnalité d'Hector Bianciotti, je ne sais trop pourquoi, sa physionomie peut-être, son sérieux, inspire une sorte d'amitié et d'affection remplie d'égards. On dirait que, l'ayant accueilli comme étranger, comme un latin qui a trouvé la France, on veuille continuer de l'accueillir encore, de lui faciliter les choses, en se souciant de son bonheur. Je ne sais trop. Il doit y avoir chez lui de la reconnaissance et cela doit se sentir.

Plus généralement, on croit percevoir que, dans son

âme, choses et sentiments pèsent leur vrai poids. Son expression, un certain calme, son attention soulignent cette plénitude, cette présence.

Sa prose pèse de la même façon, lourde de son contenu. Elle est substantielle comme celui-ci et le soutient par une organisation capable de le porter. L'auteur a appris la complexité et les ressources littéraires du français en même temps qu'il en acquérait les rudiments, semblerait-il. Son style, par sa perfection, témoigne de ce complet apprentissage, dont il n'y a nulle trace sinon cette perfection même.

Bianciotti retourne chez lui, en Argentine, après des dizaines d'années, et il retrouve ses frères, ses sœurs et d'anciennes connaissances. Voilà tout le sujet de ce livre. « Nous sommes fortement semblables et, ce soir, munis d'une certitude : le moment. Car, sans y penser, de toutes nos forces, nous sommes en train de retenir le présent. »

Cet ouvrage se lit pour des moments comme celui-là, admirablement bien notés. Mais on n'y trouve peut-être pas matière suffisante pour les 230 pages qu'il contient.